

Ciné-Bulles

Carte blanche : Le calepin

Micheline Lanctôt

Volume 6, numéro 3, février-avril 1987

URI : id.erudit.org/iderudit/34580ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lanctôt, M. (1987). Carte blanche : Le calepin. *Ciné-Bulles*, 6(3), 9-11.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Micheline Lanctôt

Le calepin

■ C'était un calepin d'écolier dont la couverture portait l'image d'un iceberg bleuté naviguant avec majesté dans un océan de glaces. Des parcelles de papier restées captives dans les boucles d'acier de la spirale témoignaient de la hâte, ou de la nervosité, ou de la colère avec laquelle on avait arraché la plupart des feuillets. Ceux qui restaient étaient couverts d'une écriture ronde et régulière qui avait par endroits de curieux soubresauts.

Une goutte de café avait constellé un des feuillets d'une étoile brune. Quelqu'un l'avait essuyée : les branches de l'étoile bavaient sur toute la largeur de la feuille lignée. Les feuillets ne se succédaient pas. Les phrases commencées en bas de page ne finissaient pas toujours à la page suivante. Cela donnait aux phrases qui manquaient une importance et un attrait hors de l'ordinaire. Les avaient-elles délibérément soustraites aux regards ? Le calepin avait été oublié sur la banquette d'un wagon de métro. Je l'avais trouvé. Je n'en étais que le lecteur indiscret. À moins que... Non, il était peu probable que le propriétaire du calepin ait planifié sa découverte. On le voyait bien au caractère confidentiel des notes, à la spontanéité de l'écriture. C'était, ni plus ni moins, un calepin oublié sur la banquette d'un wagon de métro. Pourtant les feuillets manquants fascinaient par leur absence même. L'endroit précis où on aurait

voulu poursuivre la lecture, où le sens apparent du texte s'évanouissait, où on devinait le développement imminent, cette virtualité dont il ne restait pour ainsi dire que des miettes accrochées à la reliure ouvrait des perspectives étonnantes sur des vies jusqu'ici restées secrètes.

Je commence à connaître l'aéroport O'Hare comme le fond de ma poche. En fait, le vol avec escale et changement d'oiseau se fait assez bien puisque toutes les barrières d'American Airlines sont dans la même aile. Quelques pas et hop ! de retour sur la côte ouest avec les jaunes qui sont, ce voyage-ci, particulièrement nombreux.

Le calepin n'était guère plus large que la paume de ma main. Mais il y avait à l'intérieur de grands vides invitants. Chaque bribe de texte m'attirait vers l'avant, comme si j'eusse dû jeter un pont d'une page à l'autre pour me rendre au bout de ma lecture en toute sécurité. J'avais dans les pages du calepin comme un aventurier en terre sauvage. Les fragments donnaient l'impression d'un soliloque au cours duquel l'esprit se serait laissé balloter dans toutes les directions. Jungle d'images, de sentiments, dense et mystérieuse dont les brusques éclaircies me laissaient pensif et mélancolique, accroché à cette écriture ronde parfois appliquée, parfois brouillonne, d'où jaillissaient des histoires éparpillées, voire fulgurantes dont je n'arrivais pas à saisir les trames.

Je ne sais pas pourquoi ma vie est si compliquée. Je ne réussis pas avec les femmes. Elles finissent toujours par me laisser. Pourtant je suis un homme moderne : je sais qu'il faut les aimer pour ce qu'elles sont, leur donner de l'espace, de la corde. Je suis domestique, affectueux, je crois à l'égalité des sexes, mais ma femme est partie et ma fille a quitté la maison le jour de ses dix-huit ans. L'année dernière...

Comédienne, Micheline Lanctôt se distingue notamment dans **La Vraie Nature de Bernadette** et **The Apprenticeship of Duddy Kravitz**. Puis, elle se consacre entièrement à la réalisation et tourne deux longs métrages de fiction, **L'Homme à tout faire** et **Sonatine** (Lion d'Argent à Venise). Elle prépare un documentaire à l'Office national du film et une troisième fiction, **Le Grand Air de Louise**. À travers tout cela, elle écrit, mais publie trop peu.

Je lisais et relisais. Les feuillets tombaient d'eux-mêmes, comme s'ils prenaient automatiquement leur place. En fait, on leur eut assigné cette place que je n'en aurais été nullement surpris. Je me mis à vouloir retrouver les pages arrachées. Au début, ce n'était qu'un souhait à peine formulé. Mais plus je consultais le calepin, plus ma frustration grandissait devant ces fragments de textes disparates. À peine parlais-je sur une piste qu'une autre s'ouvrait et me détournait tout entier. Je ne dormais plus la nuit. Je prenais chaque phrase comme on prend son élan, je franchissais le texte d'un saut et je me retrouvais ailleurs, incapable de m'orienter dans le nouveau fragment qui m'emportait vers une intuition nouvelle.

Le cinéma offensait, il offense toujours mon sens de la vie. Il bouscule ma sensibilité. J'éprouve le besoin constant d'en rejeter l'esclavage et de retrouver les loisirs qui sont indispensables à mon équilibre. Je m'entête à trouver suspects les succès trop précoces ou trop faciles comme ceux qui ont paralysé mon travail. Le cinéma m'effraie, les gens qui le pratiquent surtout. Je me sens constamment à la merci de l'Autre, fut-il producteur, financier, technicien, spectateur ou critique...

Lesquelles, des pages manquantes ou des pages présentes, étaient les plus révélatrices ? J'imaginai que ce calepin tenait à la fois du journal intime et de l'aide-mémoire. Mais comment départager les confidences des observations ? J'avais le sentiment que le propriétaire du calepin s'exerçait à raconter une histoire sans qu'elle fût forcément la sienne. Que de lieux, que de gens, que d'intrigues ! Trop pour l'étroit corset de la réalité.

À Paris, Antoine-Octave..., clerc de banque, soutire 25 000 dollars par fraude à la banque où il travaille et s'enfuit à Londres. Il y prend un bateau pour la Patagonie et se pro-

clame roi de Patagonie et d'Auricania. Mais le cacique chilien le fait prisonnier et le renvoie en France où Antoine-Octave finit ses jours au cachot.

Plus j'y réfléchissais, plus la personnalité du propriétaire du calepin éclatait comme un kaléidoscope et plus il me fallait retrouver les pages arrachées. Je me doutais bien que la plus grande part des confidences se trouvait consignée sur ces pages. Pour quelle autre raison les eût-il, ou elle, éliminées ? Des feuillets conservés se dégagait un thème, une constante. Chaque petit morceau d'histoire racontait la même chose : on restait avec le sentiment d'une immense désillusion. D'un projet important constamment contrarié. D'un élan sans cesse contenu, refoulé. Un mensonge qui se reproduisait page après page reconstituait la vérité, vide après vide. Il y avait de quoi s'y perdre, et je m'y perdis.

La femme ne savait plus où regarder. Le métro était bondé. Le visage en face d'elle était si ingrat qu'elle en avait la nausée. Le nez en l'air, elle fixait le panneau du réseau, comme si elle eut pu trouver un soulagement dans la contemplation de sa destination. Quand elle se sentait le cou fatigué, son regard faisait un mouvement circulaire pour éviter les traits de l'homme assis en face d'elle. Jamais elle n'avait vu quelqu'un d'aussi répugnant. Elle était attirée malgré elle par cette laideur grotesque. L'homme gardait les yeux baissés, ce qui n'avantageait pas sa mine bourrue. La femme passa sa main sur son ventre rebondi. Elle pensait au bébé et craignait que la vision de ces traits difformes absurdement asymétriques n'influencât sa croissance.

Dans un effort pour protéger l'embryon, elle pivota sur sa banquette et posa son manteau sur ses genoux comme un rempart. Ainsi à l'abri de visage malsain, elle se trouvait à son aise pour contempler les occupants du

wagon. Tous avaient remarqué l'homme laid. Un individu dans la cinquantaine, bien mis, un attaché-case en vinyle sur les genoux, dardait dans la direction de ce dernier des regards inquiets comme si tant de laideur eut été une menace à sa vie rangée. Lui ne supportait pas les extrêmes. Il était en bonne santé physique, son travail, la routine de sa vie lui plaisaient. Un excès aussi manifeste que l'excès de laideur étalé sans pudeur par l'homme qui se tassait sur la banquette lui donnait la chair de poule. Il buvait avec modération, mangeait en surveillant sa ligne, jouait au golf le samedi et jouissait à son bureau de petits moments de loisir véritable qui le maintenaient en forme. Rien dans sa vie ne l'avait préparé à l'extrême laideur qui s'affichait sous ses yeux. Il eut le réflexe d'ouvrir sa mallette, d'en vérifier l'organisation interne tant il est vrai que le chaos de ce visage hideux lui semblait une insulte personnelle...

Ainsi ce calepin était écrit par un homme qui n'était pas beau, qui voyageait beaucoup et qui faisait du cinéma. Du moins le croyais-je à force de ratisser les pages et de pourchasser les indices dans les boucles de l'écriture. Par exemple, les lettres du dernier fragment tremblaient toutes, comme s'il avait été écrit à bord d'un train ou d'une voiture. J'avais fini par perdre le sommeil et je circulais moi

aussi la nuit parfois en métro, en voiture, notant la moindre observation dans l'espoir insensé qu'elle renouerait avec le calepin.

Le réel a deux niveaux : l'objectif et le subjectif. La fiction n'est que le réarrangement de la réalité au profit d'une dimension plus large par le biais d'un système de références entre l'image réelle et l'imaginaire. L'imaginaire pur a une réalité subjective. L'image réelle a une réalité objective. L'image cinématographique conjugue les deux réalités.

C'est ainsi que je me retrouvai à Winnipeg, « par un beau matin d'hiver ». On m'avait apparemment invité à Saint-Boniface, quelque chose de culturel sans doute. Une limousine attendait devant un édifice. Tout juste devant la limousine et comme s'il en sortait, un ouvrier en parka avec son thermos et sa boîte à lunch, sa démarche balourde de paysan, son visage opaque d'Ukrainien. On dit que le blé des prairies ondulé par le vent peut donner le mal de mer. Cet ouvrier marchait comme un marin, les jambes écartées, le regard fixé sur la ligne du paysage. Cela procure un tel sentiment de solitude que d'être le point le plus élevé dans un horizon si absolument plat. J'étais parti sans bagage, n'emportant qu'un petit calepin d'écolier. Le hasard fit que je l'égarai... ■

8^e Festival International du Film Super 8 + Vidéo du Québec

PRÉSENTÉ PAR L'ASSOCIATION POUR LE JEUNE CINÉMA QUÉBÉCOIS

Telephone: (514) 252-3024



3 4 5 6 7 8 Mars 1987 · Cinéma-thèque Québécoise · Montréal